



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7^e - 551 34-14

L' A. D. I. R.

AU SEUIL DE 1971



1970 : la disparition de celui qui, après avoir rendu l'honneur à notre pays, a rétabli son autorité par l'extension de son rayonnement spirituel à tout notre monde moderne et de tant de hautes personnalités qui ont partagé sa mission, les drames, cataclysmes et catastrophes qui s'obstinent, parallèlement aux progrès vertigineux de la science, à déchirer notre planète, le vingt-cinquième anniversaire de la libération des camps et de la fondation de notre association...

C'est dans ce contexte de grandeur, de douleur et de fidélité que je vous propose, mes chères camarades, de rencontrer l'optimisme et la sérénité contenues dans la vitalité de notre A.D.I.R., en ce départ d'une nouvelle phase de son existence.

Il y a quelque temps, un médecin confiait à l'une de nos adhérentes le réconfort qu'il puisait au contact de la courageuse gaieté et de la fraternité des anciens déportés et internés de la Résistance malgré les misères dues aux séquelles de leurs épreuves.

C'est évidemment l'un des aspects, maintes fois reconnu à l'extérieur, de la force engendrée par l'union au service d'une grande cause.

Pour nous qui avons vécu l'épopée de cauchemar et de gloire de la Résistance, cette vérité n'est plus à prouver.

N'est-ce pas, en effet, l'incomparable solidarité de tous dans un idéal commun qui a permis aux fragilités individuelles, en butte aux ténèbres de la trahison et aux cruautés sadiques du nazisme, de se dépasser elles-mêmes pour mener jusqu'au bout dans l'action, la terreur, la souffrance et le sacrifice, leur combat victorieux ?

C'est pourquoi, libres depuis vingt-cinq ans, mais parfois déconcertées, troublées, angoissées par tant de réac-

Pèlerinage à Colombey

Oui, c'est véritablement un pèlerinage qu'ont accompli celles d'entre nous qui, en cette journée du 12 décembre, se sont dirigées avec ferveur et recueillement vers Colombey pour rendre un dernier et fidèle hommage à celui qui, pendant trente années, avait non seulement orienté leur destinée, mais aussi tant marqué leur existence.

C'est à la demande de celles qui avaient manifesté le désir d'effectuer ce pèlerinage que l'A.D.I.R. avait organisé ce déplacement et pris tous les contacts nécessaires près de la S.N.C.F., de la Compagnie des cars, des restaurateurs, etc.

Dès l'arrivée des cars, aux abords de Colombey, notre groupe comptant près de 200 participantes se forme en cortège et, précédé du drapeau, se dirige vers l'église. En ce début d'après-midi, le village était calme, nul bruit ne venait en troubler la paix, l'église, dont la grande porte était ouverte, nous accueillait.

L'abbé Prunet-Foch, parent de notre amie G. Ferrières, célèbre la messe à laquelle participa l'assistance avec recueil-

lement. Dans une courte allocution, il tint à montrer ce que, pour nous, toute cette cérémonie représentait et nous exhorta à prier ensemble dans le souvenir de celui vers qui, en ce jour, allait notre pensée pour une plus grande compréhension entre les hommes et entre les peuples.

Puis le lent cortège, sortant de l'église, se dirigea vers le petit cimetière. Lentement, pieusement, chacune d'entre nous, s'arrêtant quelques minutes devant la dalle, se recueillit en une courte mais ardente prière. Quel moment d'intense émotion en évoquant l'œuvre accomplie par celui qui reposait là, qui avait tant fait pour que fussent sauvés à la fois et l'honneur de la Patrie et les libertés humaines ! Combien nous aurions aimé prolonger notre méditation, mais l'horaire nous poussait inexorablement.

Au loin, la silhouette de la Boisserie appelait les regards ; quelques intrépides s'y rendirent jusqu'à l'entrée. D'autres, rejoignant tristement les cars, contemplèrent ce paysage, si harmonieux, si calme en cette fin de journée ensoleillée. La pensée ne pouvait se détacher de ces pages des *Mémoires de guerre* où, en des termes si empreints de sérénité et d'une manière si nette, apparaissent les beautés de ce site, si bien que, le voyant pour la première fois, on pensait déjà le connaître :

« De la pièce d'angle où je passe la plupart des heures du jour, je découvre les lointains dans la direction du couchant. Au long des 15 kilomètres, aucune construction n'apparaît. Par dessus la plaine et les bois ma vue suit les longues pentes descendant vers la vallée de l'Aube, puis les hauteurs du versant opposé. D'un point élevé du jardin, j'embrasse les fonds sauvages où la forêt enveloppe le site, comme la mer bat le promontoire.

» Je vois la nuit couvrir le paysage. Ensuite, regardant les étoiles, je me pénétre de l'insignifiance des choses. »

Les cars nous déposèrent devant la gare de Bar-sur-Aube quelques minutes avant l'arrivée du train. Posément, calmement, chacune prit sa place dans les voitures que la S.N.C.F. avait mises à notre disposition ; les conversations prolongèrent jusqu'à Paris le souvenir de cette journée, de ce pèlerinage de la fidélité et de la gratitude.

tions inhérentes à l'évolution précipitée de la période actuelle, nous recherchons encore dans la collectivité, la solidarité et la chaleur nécessaires à la signification de notre survie.

Du contact jaillit la flamme. C'est dans nos rencontres, nos réunions, nos pèlerinages, notre travail social de l'A.D.I.R. que chacune d'entre nous ranime le meilleur d'elle-même pour en enrichir l'ensemble.

Ensemble donc, continuons à nous fortifier aux sources des valeurs essentielles qui déterminèrent nos engagements d'antan. Ensemble, rayonnons le message de justice et de paix de nos disparus. Que notre joie s'épanouisse dans la fidélité au souvenir et dans le resserrement sans cesse accru des liens qui nous ont unies pour toujours au service du triomphe des libertés et du respect de la personne humaine. Bonne année, mes chères camarades.

Jeannette L'HERMINIER.

A.-M. BOUMIER.

40 P4616

Homélie prononcée par l'abbé Prunet-Foch

Que nous soyons croyants ou incroyants nous nous sommes rassemblés tous ici, en souvenir de tous ceux qui ont donné leur vie dans la Résistance et dans la déportation. Le souvenir de tous ceux, de toutes celles qui ont risqué leur vie et l'ont risquée jusqu'à la mort souvent, pour nous permettre de vivre libres, pour nous permettre de construire un monde où chacun puisse réaliser le progrès de tous, ceci dans le profond respect de la liberté.

Nous sommes aussi ici tout particulièrement pour manifester notre reconnaissance à celui qui fut le chef de la France libre, le général de Gaulle. L'esprit qui vous a animés dans votre lutte contre le nazisme, l'esprit que vous avez voulu communiquer à vos enfants, à vos amis, c'est ce même esprit que le monde entier a reconnu dans toute la vie, dans toute l'action du général de Gaulle.

Oui, le monde entier a reconnu en lui :

- un homme qui a inlassablement cherché à découvrir la vérité pour la vivre et l'exprimer aux autres ;
- un homme qui n'a jamais reculé devant le travail à accomplir, les responsabilités à prendre et elles ont été parfois bien grandes ;
- enfin et surtout, un homme dont la vie a montré son profond souci du respect de la liberté de chacun, du respect de la liberté de chaque groupe, du respect de la liberté de chaque peuple.

Oui, ce sont ces qualités qui ont animé le général de Gaulle, ce sont celles qui ont animé tous les résistants, ce sont ces lignes de conduite que nous avons tous maintenant à faire briller aux yeux du monde pour qu'il vive plus uni.

Ces qualités, le général de Gaulle en a puisé la source dans sa foi profonde, foi profonde en un Dieu qu'il a eu la joie de connaître et que certains parmi nous connaissent aussi. C'est ce même Dieu que nous prions aujourd'hui pour qu'il accueille son serviteur qui a entendu son message d'Amour, qui a essayé par tous les moyens à sa disposition de le faire rayonner autour de lui et jusqu'aux extrémités du monde.

Graffiti historiques

Celles d'entre nous qui ont passé, rue des Saussaies, des heures anxieuses dans un cagibi ont pu lire sur les murs les inscriptions de ceux qui y avaient séjourné auparavant. L'une d'elles m'avait particulièrement émue par sa simplicité : « Aurai-je du courage ? » C'était bien la question que tout le monde se posait au fond de soi.

On pouvait penser que ces graffiti angoissés avaient disparu sous le lessivage et la peinture. Il n'en est rien, du moins pour deux murs du ministère de l'Intérieur qui ont été classés monuments historiques. Entre autres témoignages, on peut y lire :

*Neuf voyageurs du Dr X... sont passés.
Etre prêt. Le scout de France.
Vive la France éternelle !
Courage à tous ceux qui passent ici.
On les aura les salauds !
Albert à Gaston : la vie est belle.
N'abandonne pas ton idéal et vive de Gaulle !*

Et enfin, cette simple signature :

Commandant Shelley, R.A.F., 21 mars.

L'ESPOIR

Le jour de l'enterrement du général de Gaulle, le 12 novembre, la gerbe de l'A.D.I.R., une grande raquette de chrysanthèmes jaunes et mauves, a été déposée au cimetière de Colombey-les-Deux-Eglises par le fils de notre camarade Anise Postel-Vinay. Resté cinq heures debout, comprimé par la foule, sur la petite place de Colombey, il eut tout le temps de méditer avant la cérémonie religieuse. C'est le fruit de ces méditations que nous vous livrons là.

Constatant la présence de nombreux jeunes aux cérémonies qui marquèrent la mort du général de Gaulle, plusieurs journalistes ont cru devoir en chercher l'explication. Ils ont invoqué l'attachement à la V^e République, le goût de l'Histoire ou, plus simplement, le respect et l'admiration éprouvés pour l'action entreprise aux temps héroïques.

Sans doute ces sentiments animaient-ils la grande majorité des jeunes qui eurent à cœur de témoigner, par leur présence, que la mort du grand homme ne les laissait pas indifférents. Mais peut-être leur reconnaissance pour le général de Gaulle — quelle que fût leur tendance politique — venait-elle parfois d'un sentiment plus profond.

C'est qu'en effet, pour la jeunesse, l'époque est rude où, dans un monde sans visage, le sens de la vie devient difficile à saisir. S'il n'y a pas de religion dont le temple ne soit ébranlé, la science non plus ne saurait avoir le dernier mot, reculant sans cesse les limites du « comment » sans jamais dévoiler le « pourquoi ».

Comment dès lors la jeunesse, ayant devant elle toute la vie à remplir, ne se sentirait-elle pas directement concernée par l'exemple d'un homme qui, négligeant les déterminismes tant ressassés de nos jours, sut donner l'impression qu'en fin de compte l'esprit et la volonté restent capables d'infléchir le destin ?

Cet exemple nous confirme l'espoir qu'il demeure possible, en ce monde, de vaincre les fatalités apparentes et de bâtir sa vie telle qu'on la conçoit.

Daniel POSTEL-VINAY,
élève à l'Institut d'Etudes Politiques

PATRIOTES TRANSFERES EN ALLEMAGNE

Ce titre nouveau a été créé pour les personnes qui, généralement à la suite de rafles, ont été, durant l'occupation, arrêtées par les Allemands, transportées en Allemagne et installées dans des camps spéciaux ou dans des bâtiments proches du lieu où elles étaient astreintes au travail.

Plusieurs milliers de Français ont été ainsi arrachés à leur pays. C'est pour les distinguer des déportés proprement dits et de ceux qui répondirent à l'appel du S.T.O., qu'une carte portant le nouveau titre leur a été remise au début de l'année.

UN ACCORD SUR LES CRIMINELS DE GUERRE NAZIS

Le cas du général Lammerding, mort dans son lit sans avoir payé ses crimes, a hâté un accord qui traînait depuis longtemps entre Bonn et Paris. On sait qu'aux termes des traités mettant

IN MEMORIAM

Marie-Antoinette Clément

Notre ancienne déléguée de la Loire-Atlantique, Mme André Clément, est morte le 25 septembre dernier. Elle était chevalier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre, Médaille de la Résistance, Croix de Combattant volontaire et Croix F.F.L. Son mari a bien voulu retracer pour nous l'action menée par sa femme et lui dans les Forces françaises libres.

En juillet 1940, nous reçûmes à Nantes-Chantenay la visite de mon ami Maurice Barlier, agent à Metz de la maison Amieux dont je dirigeais le service exportation. Barlier était lieutenant de réserve. Il avait été démobilisé, étant père de quatre enfants. Il s'était engagé comme simple soldat, avait été fait prisonnier et s'était évadé. Maintenant il venait à Nantes pour chercher à gagner l'Angleterre en passant par Plogoff. Ne pouvant abandonner ma mère âgée, je lui demandai de m'enrôler dans les F.F.L. pour une action sur place.

Le 6 septembre, Barlier revenait de Londres en mission et me chargeait de constituer un réseau de renseignement et d'évasion pour le B.C.R.A. Nous commençâmes tout de suite avec enthousiasme. En décembre, nous reçûmes Barlier, accompagné du commandant d'Estienne d'Orves et d'un radio muni d'un poste émetteur qui, établi chez nous, réalisa la première liaison avec Londres.

Mais, le 21 janvier, trahis par le radio, nous avons été arrêtés, ainsi que le commandant d'Estienne d'Orves, qui logeait chez nous.

Emmenés à Berlin, puis ramenés un mois plus tard à Paris, nous avons été jugés, convaincus d'espionnage et d'aide à l'ennemi, et condamnés à mort. Le commandant d'Estienne d'Orves, Barlier et Doornik furent exécutés. La sentence fut commuée en travaux forcés pour les autres condamnés.

Après trois mois d'attente, ma femme et moi fûmes envoyés en Allemagne, Mme Clément alla d'abord à Anrath, sur la rive droite du Rhin, puis dans le Nord de l'Allemagne, du côté de Brême, enfin en Silésie.

Lors de l'avance russe, les prisonniers de cette région furent évacués à pied. Je n'ai pas connu exactement les étapes de ce calvaire, qui a duré près d'un mois. A la fin de janvier 1945, elle arrivait à Aichnach. C'est là qu'elle fut libérée par les troupes américaines, le 28 avril, et c'est le 23 mai qu'elle est arrivée à Paris. J'y étais depuis la veille, venant de Siegburg. Nous nous sommes retrouvés sur le quai de la gare Montparnasse en attendant le train qui allait nous ramener chez nous.

André CLEMENT.

fin à l'occupation de la République fédérale, aucun des individus jugés par les Alliés occidentaux ne devait comparaître devant les tribunaux allemands sur les mêmes chefs d'accusation. On pensait éviter ainsi la révision de certains verdicts. Mais la décision était à double tranchant. Elle permit à Lammerding, bien que des tribunaux français l'eussent condamné trois fois à mort par contumace, de revenir vivre tranquillement à Düsseldorf.

Le nouvel accord permettra de faire comparaître devant des juges allemands des criminels de guerre nazis, qu'ils aient été ou non jugés au préalable par des tribunaux français.

Visite à la Manufacture de Sèvres



— Mais bien sûr, me dit notre camarade, quand je pénètre dans la salle d'exposition et de vente de la Manufacture de Sèvres et que je m'étonne du voisinage des assiettes de Calder et des statuettes de Falconet, nous continuons la vraie tradition qui est d'être de son époque sans oublier la leçon des aînés.

» La technique est d'ailleurs restée la même, et d'être manufacture d'Etat nous permet de rester proches des artisans d'autrefois, c'est-à-dire de garder à chacun de nos objets sa qualité individuelle et à nos ouvriers de préserver leur personnalité.

» Nous sommes un peu aux fabriques industrielles ce que l'horticulture est à la grande culture : nous soignons l'individu sans l'obsession de la quantité. Ce fut d'ailleurs toujours la vocation de Sèvres, qui naquit un jour à Vincennes

du désir d'un intendant des Finances, Orry de Fulvy, de faire concurrence à la Saxe, dont la porcelaine envahissait le marché.

» Pour ce faire, il débaucha deux ouvriers de la Manufacture de Chantilly, propriété du prince de Condé. C'était un procédé courant à l'époque, chacun cherchant à surprendre des secrets qui permettraient de produire une porcelaine semblable à la porcelaine chinoise que les Allemands commençaient à imiter. Mais les frères Dubois sacrifiaient trop volontiers à la bouteille, et au bout de deux ans leurs recherches n'avaient pas abouti.

» Notre intendant allait, en désespoir de cause, fermer l'atelier quand un troisième larron profita nuitamment des intempérances de langage de nos amateurs de bon vin et lui proposa d'interpréter les recettes surprises. C'est ainsi que Gravant, au bout de cinq ans, réussit à mettre au point une porcelaine tendre et à transformer l'atelier initial en véritable fabrique.



Assiette du service de l'Elysée

» Au milieu du siècle, grâce aux décorateurs choisis parmi des éventailistes habiles et aux « fleuristes » spécialisés dans les bouquets qui firent sa renommée, la Manufacture de Vincennes connaissait le succès. Falconet et Boucher attachaient bientôt leur nom prestigieux à ces gracieux personnages, inspirés souvent des comédies de l'époque et dont tu vois encore la reproduction dans ces vitrines.

» Mais tant de talent et de charme n'empêchaient pas la société gérante de connaître de graves difficultés financières. Louis XV, sollicité, intervint et devint un des principaux actionnaires. Or, de ce fait même, les courtisans devinrent les clients essentiels de la porcelaine, et Vincennes était loin de la Cour.

» Aussi, dès 1752, Mme de Pompadour insista-t-elle pour que la Manufacture, qui déjà prenait le titre de « royale », se rapproche de Versailles. En 1756, elle fut transférée dans un bâtiment érigé par Perronnet et qui abrite aujourd'hui, dans la grande rue de Sèvres, le Centre international d'Etudes pédagogiques. C'est en 1876 seulement que la Manufacture s'installa sur les bords de la Seine.

» Hier, comme maintenant, les belles constructions obéraient les finances, et, pour lui permettre de survivre, le roi dut acquiescer totalement à la Manufacture. Ainsi, depuis 1759, sous le nom de « royale », « impériale » ou « nationale », elle est bien d'Etat, et les gouvernants choisissent dans ses ateliers les cadeaux qu'ils font aux puissances étrangères et les services qui ornent la table de nos ambassadrices.

» Vois dans ce bureau le miroir que le roi offrit à la tsarine Maria Feodorovna, bru de la Grande Catherine, une assiette du service donné à la princesse Elizabeth lors de son mariage et le guéridon offert à Farah Dibah. Les sociétés, les mairies, les particuliers de toute sorte ont remplacé les gens de cour, mais en s'adressant à Sèvres ils contribuent à son prestige.

» Je te disais que la technique était restée la même depuis l'origine. En fait, elle a été bouleversée en 1769 par la découverte, à Saint-Yriex, du kaolin par Macquer et Milot. Ce kaolin, qu'on avait ici remplacé par une « fritte », avait permis à Meissen une production comparable



Le tournage



Vase de Hajdu



Coupe de Prassinis

à celle des Chinois. On allait enfin pouvoir joindre la porcelaine dure à la porcelaine tendre, avoir des couleurs de grand feu et ne cuire qu'une fois ces statuettes qui ont néanmoins gardé le nom de biscuits et doivent aux difficultés du début de rester blanches, les couvertes colorées étant l'apanage de la Saxe.

» La pâte initiale se fait ici, au moulin, où quartz, feldspath, kaolin et craie, débarrassés d'impuretés, sont broyés ensemble et délayés avec de l'eau. Les proportions varient suivant chaque sorte de pâte préparée à l'avance pour des fins déterminées : assiettes et vases en bleu de Sèvres, objets décorés « peinture », figurines en biscuit, etc.

» Elle n'est utilisée qu'après un temps de repos et le passage dans un appareil destiné à éliminer les bulles d'air. Elle est alors façonnée, et ce façonnage s'effectue par trois procédés différents : tournage, moulage, coulage.

» Le *tournage*, limité à la fabrication des pièces rondes, se fait en deux temps : l'ébauchage, qui consiste à créer avec la pâte molle une forme voisine de celle que l'on veut obtenir et que, une fois séchée à l'air libre et restée plastique, on met sur un tour. Le *tournage* donne à l'objet son profil définitif, grâce à de petits outils d'acier maniés avec dextérité par les tourneurs qui suivent fidèlement le dessin de l'objet. Le *moulage* est la technique des groupes ou figures en biscuit. La pâte est appliquée à l'intérieur de moules en plâtre représentant en creux la forme à reproduire.

» Après 36 heures environ de séchage, les parties moulées sont réunies entre elles par une barbotine, c'est-à-dire une pâte de même composition, mais plus riche en eau. Puis, son modèle en face de lui, le mouleur retouche le biscuit pour lui donner son véritable relief.

» Avant de l'enfourner, on soutient les parties de l'objet susceptibles de s'affaisser au feu par des étais de même pâte pour éviter les inégalités de retrait. Après cuisson, ces baguettes, isolées de la sculpture par un mélange d'alumine et de gomme, se détachent sans laisser de trace.

» Il faut une centaine d'heures de travail pour faire le Voltaire assis de Houdon en 57 centimètres de haut.

» La fabrication des assiettes tient du moulage et du tournage. La « croûte » est posée sur un moule qui donne la forme intérieure de l'assiette. Elle est ensuite portée sur un tour sur lequel on abaisse un calibre qui lui donne son profil extérieur. C'est avec de la barbotine que l'on colle anses et becs. Quand il s'agit de pièces tournées, il faut tenir compte du dévissage, c'est-à-dire de la tendance de la pâte à revenir sur elle-même. C'est pourquoi tu vois poser obliquement les garnitures de cette théière en « cru ». Après cuisson, elle seront droites.

» Le *coulage* permet l'exécution en une seule pièce de formes variées. Dans des moules faits de morceaux assujettis, on coule de la pâte délayée dans de l'eau. Au contact du plâtre, cette pâte perd son eau et forme une croûte qui adhère au moule. Il est alors vidée, mais pour éviter l'affaissement de la croûte encore peu rigide, on fait pénétrer de l'air comprimé au fur et à mesure du vidage.

» Quel que soit leur façonnage, les pièces sont séchées avant d'être cuites. La cuisson est la grande affaire de tous les métiers de céramique. Elle s'effectue dans des fours dont les meilleurs sont les fours à bois que tu vois dans ce hall. Placées dans des cassettes en terre réfractaire, les pièces sont portées dans le four, dont on ferme la porte par une double paroi de briques. La température varie suivant la pâte et ne peut être inférieure

au point de fusion du feldspath, soit 1.280°. La porcelaine dure nécessite 1.410°.

» Les articles destinés à être émaillés subissent une première cuisson à basse température (800°) appelée « dégourdi ». La pâte acquiert une porosité permettant de fixer la couverte. Tu vois là les cuves d'émail dans lesquelles ont trempé ces assiettes et ici les « poseuses de bleu » qui, au pinceau, nappent ces vases déjà émaillés de ce revêtement gris de cobalt qui, au four, donnera le bleu, orgueil de la maison.

» Les décors peuvent être de grand feu ou de petit feu. Ces derniers offrent une palette plus variée. Les couleurs qui les composent, à base d'oxydes métalliques, ne supportent pas les hautes températures ; aussi elles sont passées au feu de moufle qui ne dépasse pas 1.000°.

» Au feu de moufle sont également cuits les motifs d'or, brunis ensuite à la main à l'aide d'agate. L'or employé ici est à 18 carats, et les entrées du métal précieux sont soigneusement consignées sur un livre, le même depuis l'origine.



Chronique des livres

“Regarde - toi qui meurs”,

par Brigitte Friang

Un petit visage incisif ayant gardé quelque chose d'enfantin malgré les années, qui n'ont guère cessé d'être dangereuses. Depuis le moment où Brigitte s'est jetée dans la Résistance avec une fougue juvénile, il semble qu'elle n'ait fait que rechercher le danger avec une sorte de défi.

Le défi est présent dans toutes les pages de son livre. Défi à l'ennemi qui l'a blessée et qui la torture, aux Aufseherinnen de Ravensbrück et même au commandant du camp ! Défi à ses parents, aux indifférents, aux lâches ou qu'elle croit lâches. Tout le monde en prend pour son grade : les camarades qui préfèrent ne pas attirer inutilement les coups de matraque, les prisonniers de guerre français peu coopératifs, les médecins qui accueillent les déportés au retour et dont le manque de tact et l'inhumanité sont véritablement stupéfiants ; plus tard le commandement français en Indochine et les Américains au Vietnam.

On aurait tort, cependant, de céder à l'agacement. On préférerait évidemment que Brigitte Friang laisse le lecteur décider tout seul si elle est ou non une héroïne, d'autant plus qu'il pencherait sans hésiter pour l'affirmative s'il ne rencontrait pas à chaque page tant de bravades et de persiflages. Car Brigitte est vraiment une femme courageuse. Elle a sur-

» Le type de décors peints à la main est celui des « oiseaux », créé sous Louis-Philippe. Ce service est encore aujourd'hui celui de l'Élysée. Si nous totalisons toutes les allées et venues d'une assiette de ce genre entre les différents corps de métier, il faut pour l'amener à une parfaite réalisation 297 heures de travail.

» Mais, comme tu as pu le constater, nous ne nous limitons pas là. Des artistes venus de l'extérieur et nos techniciens eux-mêmes ont élargi le champ de nos créations. La nouvelle marque de Sèvres a été dessinée par Mathieu. De lui aussi ces assiettes créées pour les expositions de Montréal et d'Osaka ; de Hajdu ces vases sur lesquels il a peint d'un jet ces arabesques vertes ; de Prassinis ce décor au fond d'une coupe qui rappelle ses tapisseries.

» Fiorini a utilisé le biscuit et l'a travaillé en épaisseur pour le rendre translucide et en faire ces lampes cylindriques et, fidèle au bleu, Beaudin a appliqué sur ce vase les feuilles et l'araignée d'or de ses toiles. Voici une forme d'Afp et une coupelle de Fance Franck qui a toute la délicatesse des porcelaines d'antan.

» Comme au temps passé, les meilleurs artistes s'essayent à la céramique, et tu suis toute l'histoire de l'art français à travers tasses, plats et cruches. Des roses et des guirlandes de Marie-Antoinette, tu passes aux batailles impériales, aux oiseaux romantiques, aux lotus de 1900, aux fleurs stylisées de 1925 et aux plats violemment colorés de Poliakoff.

» Il a même été fait ici un service « Goering » qui dort dans les caves du musée et auquel des jeunes d' alors doivent d'avoir échappé au travail obligatoire. Quand les Allemands les réclamaient, on leur opposait la commande du maréchal et l'impossibilité de réduire le personnel. Aussi, à chaque passage des officiers, les décorateurs s'affairaient ostensiblement sur les pièces de ce service, qu'ils conservaient pieusement sous leur table sans y toucher tout le reste du temps. Et Goering n'a jamais diné dans « ses » assiettes de Sèvres. »

vécu, grâce à sa ténacité et à son acharnement, à des misères sans nom : la blessure au ventre reçue lors de son arrestation, les brutalités de l'interrogatoire sur le lit de douleur où on la laisse sans soins, la vie inhumaine des camps, la tuberculose et les kilomètres à pied à travers la Tchécoslovaquie pendant la débâcle allemande.

Après la guerre, elle a pris son rôle de correspondante de guerre à cœur, s'est fourrée dans des endroits impossibles, a sauté de nombreuses fois en parachute et fait des marches épuisantes. Tout cela est vrai. Il faut le dire parce qu'on a parfois l'impression qu'il y a un peu d'exagération dans les détails.

Son livre est à lire parce qu'il contient, dans sa première partie, de très bonnes pages. C'est un témoignage ardent qui vient enrichir les nombreux documents déjà réunis sur la déportation. Il est émouvant aussi à un autre titre, en ce qu'il met en évidence le traumatisme subi par une très jeune fille, traumatisme que la femme n'a jamais surmonté. Si la blessure physique est depuis longtemps cicatrisée, l'âme saigne encore après vingt-cinq ans. En toute amitié et au nom des souffrances partagées, on souhaite à Brigitte de parvenir un jour à la sérénité, qui n'est pas, comme elle semble le croire, indifférence ni lâcheté.

L'Exposition "Les Scientifiques Français dans la Résistance, la Déportation et les Forces Françaises Libres"

Le Centre Jean-Moulin, que la ville de Bordeaux doit à l'initiative de M. Jacques Chaban-Delmas et dont Mlle Thieuleux est l'animatrice, se rattache aux Archives nationales de France. Il a été créé dans un but précis : faire revivre, à l'aide de documents et grâce à un retour aux sources scrupuleusement vérifié, les grandes étapes de la Résistance. Ici, nulle glorification, nul panégyrique. L'événement est décrit dans sa vérité historique.

Les étudiants des facultés bordelaises l'ont si bien compris qu'ils poussent, nombreux, la porte du petit hôtel de la rue des Frères-Bonnie et se passionnent pour la sombre et glorieuse épopée devenue pour eux, après vingt-cinq ans, un élément de travail. Ils viennent chercher là le sujet d'une thèse, d'un diplôme, d'une conférence. Les écoles professionnelles se mettent à la disposition de Geneviève Thieuleux, guide infatigable dont les connaissances n'ont d'égale que la fidélité. Elle trouve, parmi les jeunes que ses récits enthousiasment, une collaboration spontanée. Telle école fera le plan d'un camp de déportation ; une autre reconstituera un pylône électrique et les opérations de sabotage se déroulant autour de lui.

Chaque année, un thème est proposé qui permet de ressusciter un des aspects de la Résistance : les maquis, la déportation ont déjà fait l'objet d'études. Le 5 décembre dernier, M. Chaban-Delmas inaugurerait une exposition dont le titre était : *Les Scientifiques dans la Résistance, la Déportation et les Forces françaises libres*. L'idée de cette recherche avait pour point de départ la révélation, après vingt-cinq ans d'incompréhension, de l'œuvre de Jean Cavaillès, dont la pensée est à l'origine d'un nouvel esprit scientifique et d'un nouvel humanisme.

Jean Cavaillès, dont il a déjà été parlé ici, créa le réseau Cohors et fut fusillé par les Allemands. Son image domine l'exposition. Les grandes écoles : Normale, Polytechnique, Sèvres, participèrent à la préparation de cette manifestation. Le monde scientifique, les survivants de l'époque acceptèrent de dire la part qu'ils avaient prise au combat clandestin. Huit cents kilos de documents se dirigèrent vers Bordeaux.

L'épopée de l'eau lourde est retracée par le Professeur Moureu. L'action du Professeur Reiss et de son équipe au service de la recherche médicale est évoquée. Des documents jusque-là tenus secrets sur le sabotage des V2 à Buchenwald et à Dora sont présentés pour la première fois. La mission Ramier (liaison radiophonique de Londres avec la Résistance et brouillage des radios-phares) dépendait du réseau Cohors. Elle est racontée au cours d'une conférence par le chef de la mission, le Professeur Rocard, directeur du laboratoire de physique à l'Ecole normale supérieure.

Le Collège de France, l'Académie des sciences, la Sorbonne, 84 scientifiques dont il est impossible de donner les noms ici se groupent autour de M. Chaban-Delmas quand il pénètre dans l'exposition. Parlant des jeunes qu'il espère voir venir nombreux à cette exposition, le Premier ministre dit :

« Bien des courants existent aujourd'hui dans la jeunesse, mais qui n'a jamais contesté ? Chez les plus inquiets,

les plus révoltés, il y a un appel vers davantage de noblesse et de pureté. Qu'on leur montre donc, et qu'ils comprennent, que nous n'existons que parce que d'autres sont morts, à cause de la barbarie, mais, avant tout par fidélité à leur idéal et à leur volonté absolue de le défendre. »

M. Chaban-Delmas évoque ensuite son récent voyage à Auschwitz. « On n'en repart pas comme on y est arrivé, dit-il. On éprouve un sentiment de honte, et pourtant ce qu'on y voit maintenant n'est que le millionième de ce qu'on y voyait à l'époque. Je fais des vœux pour que ceux qui veulent continuer la France, l'Europe, l'humanité, ne connaissent jamais une telle honte. En venant ici, ils pourront ouvrir les yeux sur ce qui a été et que nous ne voulons pas voir revenir. Et nos morts ne seront pas morts

tant que nous serons là pour travailler dans cette ligne. »

Après un déjeuner offert par la municipalité dans les salons de l'Hôtel de Ville et pendant que le public défile devant les vitrines du Centre Jean-Moulin, Geneviève Anthonioz et Jacqueline Rameil reçoivent nos camarades bordelaises qui sont venues les retrouver au Centre avec tout l'élan de leur cœur. Geneviève dit son émotion au moment où l'A.D.I.R. demande à Ninette Streisguth, aidée par le Docteur Liard et Mme Vincent, de reprendre la place d'Irène Tessa qui fut pendant longtemps l'âme de la section et que toutes pleurent maintenant.

Des projets se forment ; l'avenir se construit, un avenir qui commence ici, au Centre Jean-Moulin, sous le signe de nos morts.

PROJET DE VOYAGE DES 57.000 A TRAVERS L'AUTRICHE, LA HONGRIE ET LA YOUGOSLAVIE du mercredi 1^{er} au dimanche 12 Septembre 1971

Mercredi 1^{er} septembre : 22 h 15, départ Paris par l'Orient-Express, couchettes première classe.

Jeudi 2 septembre : Petit déjeuner au wagon-restaurant ; 10 h 26, arrivée en gare de Salzburg, départ en autocar, déjeuner sur le parcours, fin de soirée, arrivée à Vienne, dîner et logement.

Vendredi 3 septembre : VIENNE - BUDAPEST : matinée libre à Vienne, déjeuner à Vienne, après-midi, départ pour Budapest, passage de la frontière à Hegyes-Halom (entrée en Hongrie), passage à Gyor (arrêt), fin de soirée, arrivée à Budapest, dîner et logement.

Samedi 4 septembre : SEJOUR A BUDAPEST : matinée, visite de la ville avec guide. Après le déjeuner, départ en autocar pour l'excursion dans les montagnes de Buda, promenade en chemin de fer conduit par les Pionniers, le soir, dîner à la Citadelle dans un cadre tzigane.

Dimanche 5 septembre : BUDAPEST - LAC BALATON : matinée libre, déjeuner à l'Hôtel de Budapest, après-midi, départ pour le lac Balaton (le plus grand d'Europe), installation à l'hôtel, dîner.

Lundi 6 septembre : LAC BALATON ZAGREB (Yougoslavie) : matinée libre au lac Balaton, déjeuner dans un czardas au bord du lac, dans l'après-midi, entrée en Yougoslavie par le poste frontière de Letenye, dîner et logement à Zagreb.

Mardi 7 septembre : ZAGREB - PLIVITCE : dans la matinée, visite de Zagreb avec guide officiel ; vous irez au marché pour filmer les costumes des paysans descendus des montagnes, déjeuner à l'hôtel, dans l'après-midi arrivée dans le cadre enchanteur de Plivitec, installation à l'hôtel, dîner et logement.

Mercredi 8 septembre : PLIVITCE - OPATJA : matinée libre à Plivitec pour la visite des 16 lacs superposés (ce site vous laissera un souvenir inoubliable), déjeuner à l'hôtel, dans l'après-midi, passage à Rijeka, le plus grand port de la Yougoslavie, dîner et logement à Opatja, station balnéaire très réputée en Slovénie.

Jeudi 9 septembre : OPATJA - Postjana, Ljubljana - BLED : dans la matinée, visite des grottes de Postojna (les plus grandes d'Europe) avec guide, déjeuner à Ljubljana, capitale de la Slovénie, dans l'après-midi, visite de Ljubljana et du « Musée des Partisans », dîner et logement sur les bords du lac de Bled, le plus beau de Slovénie.

Vendredi 10 septembre : BLED - TRZIC : matinée, promenade en bateau à l'île de Bled, déjeuner à l'hôtel, dans l'après-midi, arrivée à Trzic (visite du Commando de Ljubelj-Pass dépendant durant la guerre du camp de Mauthausen), dîner et logement à l'hôtel du col du Ljubelj-Pass, au pied des monts Karavanken.

Samedi 11 septembre : TRZIC - SALZBURG : entrée en Autriche, passage à Klagenfurt, l'autocar longera le lac du Worther See, le plus grand de Carinthie, déjeuner à Bad-Gastein, station de renommée mondiale ; 18 h 8 : départ de Salzburg par l'Orient-Express, dîner au wagon-restaurant, couchettes première classe.

Dimanche 12 septembre : 8 h 15 : arrivée en gare de Paris Est.

PRIX

Paris-Paris pour déportés bénéficiaires d'une réduction de 75 % sur le parcours Paris - Kehl - Salzburg (Allemagne fédérale) 1.200 F

Ce prix comprend : le trajet Paris-Salzburg aller-retour (après accord avec la S.N.C.F.), le petit déjeuner et le dîner au wagon-restaurant, le circuit en autocar de luxe de Salzburg à Salzburg en passant par l'Autriche, la Hongrie et la Yougoslavie, la pension complète durant tout le circuit, sauf boisson, le logement en hôtels de première catégorie (chambres à deux lits), les entrées dans les musées et la promenade en bateau sur le lac de Bled, l'accompagnateur « Kuoni » durant tout le voyage et au départ de Paris.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 13 Mars 1971 après-midi

AU MUSÉE SOCIAL, 5 RUE LAS CASES, PARIS-7^e (Métro : Solférino)

L'assemblée générale aura lieu au Musée Social, 5, rue Las-Cases, Paris (7^e) (métro Solférino) le samedi 13 mars 1971 à 15 heures.

A 15 heures : réunion de l'assemblée générale 5, rue Las-Cases au Musée Social.

A 18 h 30, cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15 angle Champs-Élysées - avenue de Friedland. L'Association des Résistants de 1940 se joindra à l'A.D.I.R. pour cette cérémonie.

A 20 heures, dîner au restaurant de l'Assemblée Nationale. Prix du dîner, environ 35 F. Nous demandons instamment à nos adhérentes de régler le prix du repas en s'inscrivant. Date limite des inscriptions le 8 mars 1971.

ELECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers du conseil d'administration.

Les membres sortants sont, cette année : Mmes Côme, Oddon, Payen, Rameil, de Renty et Tillion.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissants à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1971. Montant minimum : 5 F.

Nous leur rappelons que, en dehors des versements faits directement au siège de l'Association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

Le mandat pour le paiement des cotisations doit être envoyé à notre C.C.P. 5266-06 Paris. Il est envoyé sous pli séparé, ainsi que le bulletin de vote, dès le début de l'année 1971. Les camarades qui auraient réglé leur cotisation antérieurement sont priées de nous excuser.

RENCONTRE INTERRÉGIONALE

des 22 et 23 Mai 1971

C'est en Lorraine que nous organisons cette année notre rencontre interrégionale, qui unira dans un même pèlerinage le souvenir de Jeanne d'Arc et la visite de quelques hauts lieux de la Résistance autour de Nancy et de Metz. En voici les grandes lignes :

Le samedi 22 mai : Nancy et ses environs : monument de la Résistance Nancy Quatre-Vents, monument de la Malpierre, cathédrale de Toul, déjeuner à Toul. Domrémy (maison de Jeanne d'Arc). Au retour, vin d'honneur à l'hôtel de ville de Nancy. Soirée libre.

Le dimanche 23 mai : Metz et ses environs : Fort de Queleu (dépôt de gerbe), monument aux morts de la ville de Metz, messe à la cathédrale, réception à l'hôtel de ville, déjeuner à Metz. Après le déjeuner, visite de la ville de Metz, puis Fort de Saint-Quentin, Scy-Chazelles, Grave-lotte.

Prix de ces deux journées : environ 70 F, comprenant les repas, les cars et les visites.

Des chambres seront réservées à Nancy le samedi soir et le vendredi soir pour celles qui le souhaiteront.

Les camarades qui désireront participer à cette rencontre voudront bien en informer l'A.L.I.R. le plus tôt possible. *Seules celles qui se seront inscrites recevront le programme détaillé.*

UNE RUE EDMOND-MICHELET

A BRIVE

La Corrèze a manifesté sa fidélité au souvenir d'Edmond Michelet. Sur proposition du député-maire de Brive, M. Jean-Charbonnel, le nom de l'ancien ministre a été donné à l'une des principales artères de la ville.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Sébastien, arrière-petit-fils et petit-fils de nos camarades Mme Billard et Mme Prellier. Vendôme, janvier 1971.

Stéphane Basille et Lilian Gautier, arrière-petit-fils et petit-fils de notre camarade Mme Basille. Gonfreville-l'Orcher, 13 mai et 6 août 1970.

Nadine, petite-fille de notre camarade Mme Bercoff. Paris, décembre 1970.

MARIAGES

Claude Prellier a épousé Mlle Nicole Jeanneaud et Allain Prellier a épousé Mlle Florence Coutreiz. Ce sont les petits-fils et fils de nos camarades Mme Billard et Mme Prellier. Vendôme, 26 décembre 1970 et 9 janvier 1971.

Marie-Paule, fille de notre camarade Mme Thueux (Bébé, de Tréguier), a épousé M. Jean-Yves Le Chavanton. Tréguier, 28 novembre 1970.

Claude Fogel, fils de notre camarade Mme Fogel, a épousé Mlle Anne-Marie Oswald. Bitche, 2 janvier 1971.

DECES

Notre camarade Mme Baumgartner est décédée. Sarralbe, novembre 1970.

Notre camarade Mme Carretier est décédée. Varilhes, décembre 1970.

Notre camarade Mme Clément, ancienne déléguée de l'A.D.I.R. pour le département de la Loire-Atlantique, est décédée. Curzon, novembre 1970.

Notre camarade Mme Gehrmann est décédée. Paris, décembre 1970.

Notre camarade Mme Métayer est décédée. Veuillé, novembre 1970.

Notre camarade Mme Gibaut a perdu son père. Olivet, 1^{er} janvier 1971.

Notre camarade Mme Tonna-Barthet a perdu son mari. Lyon, 23 décembre 1970.

Notre camarade Mme Vaillot, ancienne déléguée de l'A.D.I.R. pour le département de la Haute-Savoie, est décédée. Annecy, Reigny, 4 janvier 1971.

Mme de Witasse, membre de la Société des Amis de l'A.D.I.R., est décédée. Paris, décembre 1970.

SECRÉTARIAT SOCIAL

A compter du 1^{er} janvier 1971 a été mise en paiement la première tranche de mise à parité des pensions des déportés politiques avec celle des déportés résistants, parité qui sera totale à partir du 1^{er} janvier 1974. Un crédit de 12 millions de francs a été ouvert à cet effet.

L'allocation spéciale aux veuves des très grands invalides qui est actuellement de 140 points, est portée à 175 points et par conséquent majorée de 25 %.

Les ascendants atteints d'une maladie entraînant une incapacité permanente de travail peuvent prétendre à pension sans condition d'âge.

La majoration de pension accordée aux ascendants ayant perdu plusieurs enfants sous les drapeaux est portée de l'indice 40 à l'indice 45.

Les crédits destinés à l'octroi de secours par l'Office national des Anciens Combattants sont majorés de 400.000 F.

D'autres avantages inscrits dans la loi de finances améliorent aussi la situation des anciens combattants et des victimes de guerre : majoration du plafond de ressources ouvrant droit à pension d'ascendant et au supplément exceptionnel de pension des veuves âgées ; augmentation de la franchise d'impôt et de la décote pour les invalides pensionnés au taux de 40 % au moins.

Le Gérant-Responsable : G. ANTHONIOZ

Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris